

Paul Althaus (1888-1966)

Autor(en): **Grin, Edmond**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **17 (1967)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

† PAUL ALTHAUS

(1888-1966)

A chaque message de notre collègue et ami d'Erlangen, nous restions confondu de sa capacité de travail étonnante. A soixante-quinze ans bien passés, il conservait une remarquable alacrité d'esprit. En 1962, il avait publié sa très belle *Theologie Martin Luthers*, dont la première, puis la deuxième éditions (1963) furent tôt épuisées. En 1964, paraissait une neuvième édition de *Die letzten Dinge*. En 1965, tout en préparant une refonte de son *Grundriss der Ethik* (première édition 1928 : *Leitsätze zur Ethik* ; neuvième édition 1953), il nous donne *Die Ethik Martin Luthers*. A peine remis d'une sérieuse opération, il entame un vivant dialogue avec Gerhard Ebeling, à propos du réformateur, dans la *Theol. Literatur-Zeitung* (novembre 1965). Mi-avril 1966, alors qu'il prépare la troisième édition de sa *Theologie Martin Luthers*, il est bloqué soudain par une crise cardiaque. Et le 18 mai la mort met fin à cette existence plus que remplie.

Né à Obershagen (Hannover), il avait une ascendance théologique westphalo-rhénane réformée. Son grand-père paternel avait passé au luthéranisme. Ces origines particulières expliquent peut-être pourquoi Althaus ne pratiqua jamais un confessionnalisme étroit. Son père, né en 1861, avait été pasteur jusqu'en 1897, puis professeur (de systématique et de pratique) à Göttingue et à Leipzig. Convaincu de la valeur d'une tradition, à condition qu'elle soit vivante, Paul Althaus *der Aeltere* éprouvait un besoin constant de discuter avec les représentants de toute tendance nouvelle. Ce fut aussi la marque très nette de Paul Althaus-le-fils. Dans une *Gastvorlesung* d'un réel intérêt, donnée à Göttingue : « Die theologische Lage vor 50 Jahren » (parue dans le *Deutsches Pfarrblatt* 1965, n° 24), il a évoqué d'heureuse façon l'époque où la « Religionsgeschichtliche Schule » commençait à faire parler d'elle... Fils d'un tel père, Althaus-le-jeune accorde une vivante attention aux problèmes théologiques du jour, aux idées de Bousset par exemple, et plus tard à la théologie dialectique.

1914 : Travail d'habilitation à Göttingue, et aussitôt après, l'éclatement de la première guerre mondiale. Mobilisé comme aumônier,

Althaus se fait écouter de la troupe. Son don de prédication est remarquable. Dès après la fin des hostilités, en 1919, il est appelé à la Faculté de Rostock. C'est là que voit le jour la première édition des *Letzten Dinge*, sujet qui sera l'étude de toute sa vie. Très vite, les jeunes générations pastorales regardent à lui comme à un guide spirituel.

L'année 1925 marque une date dans sa vie : c'est l'appel d'Erlangen. Il en refuse d'autres : Leipzig, Halle, Tubingue. Eût-il dit non également à Goettingue, à Berlin ? Rien n'est moins sûr. Mais ces appels-là ne sont pas venus. On l'estimait trop « large » théologiquement, pas assez ferme. Lui, il savait ce qu'il voulait. Il était « de l'Ecole d'Erlangen ». Il s'est enraciné dans cette ville, dans cette faculté, et durant quarante ans il leur a donné le meilleur de lui-même : le meilleur de sa belle intelligence, et le meilleur de son cœur, de sa foi. Car tout au cours de sa longue carrière il a su unir harmonieusement le travail scientifique et la vie spirituelle. Pasteur de l'Université durant plus de trente années, il ne s'est pas cantonné dans les cercles d'intellectuels, mais a gardé un contact étroit avec le peuple de l'Eglise. C'est probablement une des raisons du grand « succès » de la plupart de ses livres. Soucieux de ne pas s'enfermer dans sa « spécialité », pourtant si vaste, il faisait tout pour être en relations avec ses collègues des autres disciplines ; également des autres facultés, croyons-nous. Rien d'étonnant, dès lors, si en 1958, lors de ses soixante-dix ans, il reçut le « Ehrenring » de sa ville d'adoption. Et huit ans plus tard, le 21 mai 1966, la foule considérable qui tint à assister à ses obsèques fut la démonstration éclatante du respect dont jouissait ce théologien d'élite, comme aussi de l'amour respectueux porté à ce grand prédicateur.

* * *

Tous les articles nécrologiques que nous avons pu lire rappellent très naturellement les trois domaines dans lesquels Paul Althaus déploya son effort scientifique : la théologie systématique, les recherches concernant Luther, l'exégèse du Nouveau Testament. Par lequel commencer ? Sa dogmatique, assurément, ne flotte pas entre ciel et terre. Il s'est toujours astreint à un examen critique très sérieux des sources. Mais n'est-ce pas l'étude attentive de la théologie du Père de la Réforme qui l'a contraint à une continuelle confrontation avec la Bible ? Tout pesé, peu importe, pourvu que, par souci d'équité, de loyauté on ne perde jamais de vue que, chez Althaus, élaboration dogmatique, « Lutherforschung » et recherche exégétique se tiennent par la main.

1. A mes yeux, la marque de toute la réflexion religieuse althausienne : une notion très large de la révélation. Le systématicien d'Erlangen tenait beaucoup — cela revenait constamment dans ses lettres

— à l'affirmation d'une *revelatio generalis*. Depuis toujours, peut-on dire, il s'attachait à la montrer dans les faits. Par là, il le savait, il allait contre le courant général de la dogmatique contemporaine. Aucune importance, à son gré ! Son souci primordial : fidélité à la vérité biblique telle qu'elle lui apparaissait. Son désir : par cette probité même venir en aide à ceux qui s'appliquent à penser leur foi de façon personnelle, en vue de prêcher l'Évangile tel qu'ils le comprennent. Plusieurs l'ont mis en garde contre les dangers de cette position. Mais, tout comme son maître Luther en d'autres circonstances, il ne pouvait autrement. Le caractère étriqué de la notion courante de révélation lui paraissait inacceptable : étrangère à la pensée scripturaire, et dépourvue de générosité. Jamais, malgré de grands efforts, me disait-il, je ne suis parvenu à comprendre comment, religieusement et dogmatiquement, tant d'hommes éclairés peuvent accepter de livrer au scepticisme et au sécularisme tout le domaine de la nature, et celui de l'histoire. On prétend sauvegarder l'honneur du Christ en faisant de lui l'unique chemin d'accès auprès de Dieu. Erreur, étroitesse ! En laissant de côté, depuis quelques décennies, toute révélation générale, la théologie s'est dérobée à une tâche sacrée : montrer aux hommes les traces du Dieu créateur et ordonnateur dans leur vie, et dans l'histoire du monde. Karl Barth a déclaré, à diverses reprises : « Nous chrétiens devons avant tout dire à l'homme de la rue : Christ est mort pour toi aussi, il est donc pour toi aussi ton Sauveur. » A quoi Niebuhr a répliqué : « Mais l'homme d'aujourd'hui est incapable de comprendre pourquoi quelqu'un devait mourir pour lui ! » C'est exactement ce qu'a répété Althaus, et dès longtemps : présence de Dieu dans un monde qui, bien que « déchu », est quand même création divine. Il ne s'agit pas là du fameux « point d'attache », mais de fidélité à la Bible envisagée dans sa totalité. Certes, Althaus était très loin de répudier le mot d'ordre : tout considérer en fonction du Christ. Toutefois, pour lui, cette exigence théologique ne valait « qu'en dernier ressort ». Par quoi il entendait : c'est seulement quand nous connaissons Jésus-Christ que nous découvrons le sens véritable de la nature et de l'histoire. Mais Dieu nous aborde souvent avant que nous ayons rencontré son Fils. De plus, si nous sommes aveugles à l'égard de l'action générale de Dieu dans notre vie, impossible de comprendre qui est le Christ. « Aujourd'hui, écrivait Althaus à un ami en 1938, dès qu'on parle comme moi, on est mis à l'index. Mais plusieurs, dont je suis, ne peuvent plus supporter le jargon religieux des « gardiens de la pure doctrine ». Dans l'Église telle que la fait leur théologie, on ne peut simplement plus respirer ! »

La seconde « note » caractéristique de cette pensée dogmatique : une union intime entre la théologie et la foi dont vit l'Église. Dès notre premier contact avec les écrits du professeur d'Erlangen —

il y a plus de trente ans — ce trait nous a réjoui. Pas d'hiatus, pour lui, entre les affirmations qui retentissent dans la chaire professorale, et celles qui sont proclamées le dimanche au temple. Althaus a toujours revendiqué la liberté du chrétien à l'égard du texte de la Bible. Sa dogmatique ne l'a jamais gêné dans sa prédication ; et rien dans sa prédication n'est en contradiction avec sa théologie.

Enfin, union intime aussi entre dogmatique et éthique. Seules des raisons de méthode, de clarté permettent d'enseigner les deux disciplines séparément. Aux yeux d'Althaus, pas une des affirmations de la dogmatique qui n'ait son retentissement immédiat dans la vie quotidienne du chrétien.

Cette recherche dogmatique, poursuivie durant près d'un demi-siècle (quarante-sept ans !) a trouvé son couronnement dans *Die christliche Wahrheit*. A côté de l'examen des sources, déjà signalé, de l'effort exégétique, on trouve une étude critique attentive des dogmes traditionnels. Althaus s'applique à découvrir l'intention fondamentale qui a dicté cette élaboration théologique, et à la distinguer soigneusement de la formulation à laquelle l'Eglise s'est arrêtée. Comprendre des formules aujourd'hui dépassées, c'est aussi, à ses yeux, la tâche du dogmaticien. Une critique toute négative lui paraissait trop facile. Toutefois, sur certains points (l'Ascension, par exemple) il n'a pas craint de se distancer de la tradition ecclésiastique. Cette dogmatique doit aboutir au témoignage chrétien. Elle est en relation continue avec l'héritage du passé, mais elle demeure ouverte. Non pas moderne : elle s'applique à présenter la vérité évangélique — éternelle — en une formulation *actuelle*.

2. La *Lutherforschung* nous retiendra moins longtemps. Elle est en rapport étroit avec ce que nous venons de dire. Jamais Althaus n'a perdu de vue la différence, grande, entre Luther lui-même et le luthéranisme historique. Vers 1920, il a vécu intensément « l'irruption de la théologie dialectique », et il a tiré de ce courant théologique nouveau bien des éléments positifs, qui lui ont permis — il l'a dit — de mieux comprendre le réformateur. Pas un instant il n'a infaillibilisé ce maître, son maître. Il l'a toujours loyalement confronté avec le Nouveau Testament. Son étude de 1938, riche de substance, pénétrante : *Paulus und Luther über den Menschen* est significative à cet égard. — Après avoir étudié presque tous les grands « thèmes luthériens, il a noué sa gerbe de façon admirable en composant deux ouvrages qui sont des maîtres livres : *Die Theologie Martin Luthers* et *Die Ethik Martin Luthers*.

Dans toutes ces recherches, il a tenu compte, avec une belle conscience, des études antérieures et contemporaines. Mais le Luther qu'il présente n'est ni celui du confessionnalisme luthérien, ni celui de Holl,

ni celui de Barth. Magnifiquement libre à l'égard des points de vue extrêmes, et aussi des modes théologiques, il s'est penché des années durant sur les sources mêmes afin de découvrir, comme il disait, *den ganzen Luther*. Il redoutait par-dessus tout les chercheurs qui, inconsciemment souvent, s'attachent à une idée qui leur est chère, et par laquelle ils s'imaginent — bien à tort — pouvoir interpréter tout Luther.

3. De *l'exégèse* de Paul Althaus, nous disons peu de chose, faute de place. On ignore trop en Suisse romande que sa chaire d'Erlangen comportait l'enseignement de la systématique et de la théologie du Nouveau Testament. Exégète de valeur, il le fut sans contestation possible. Pour s'en convaincre, il suffit de lire, dans la collection *Das Neue Testament Deutsch*, ses commentaires des « Romains » et des « Galates ». S'il n'a jamais abordé l'exégèse des évangiles avec ses étudiants, il était très renseigné, pourtant, sur les problèmes relatifs à la personne de Jésus et au christianisme des origines. A preuve son petit ouvrage de 1940 *Die Wahrheit des kirchlichen Osternglaubens* dans lequel il réfute l'interprétation purement psychologique des récits de la résurrection tentée par Hirsch. Egalemeut l'étude — brève mais solide — de 1958 : *Das sogenannte Kerygma und der historische Jesus* ; il y prend position à propos des thèses de Bultmann. — En 1927 déjà, lors de la publication du *Mittler* de Brunner, il s'était dressé contre le théologien zuricois qui rejetait la christologie libérale et lui opposait le dogme de l'incarnation et le Christ de la doctrine des deux natures. Althaus voyait là un assemblage de « pièces rapportées ». Il en était convaincu, un jour la pensée christologique, « repentante », irait chercher à nouveau tels éléments de la théologie de Jésus chez Ritschl et chez W. Herrmann.

* * *

Cet inlassable labeur théologique ne s'accomplissait pas en marge de la vie. Le systématicien d'Erlangen était très préoccupé par les questions sociales, si brûlantes aujourd'hui. Certes, il n'a jamais pu faire table rase de son passé : son enfance, son adolescence s'étaient déroulées dans l'empire fondé par Bismarck. C'est pourquoi on a pu le qualifier de nationaliste, de conservateur. Cela explique probablement dans une large mesure qu'il n'ait pas décelé d'emblée le caractère « démoniaque » du III^e Reich. Très luthérien quant à la doctrine du *Staatsethos* — ce qui le séparait de Karl Barth — il n'a pourtant pas méconnu les dangers de la pensée de Luther sur les autorités.

Disons avec d'autres, pour conclure — avec Walther von Löwenich par exemple, qui l'a bien connu et compris — qu'on doit admirer

une chose surtout chez Althaus : en face de la spécialisation toujours plus poussée que connaît aujourd'hui la théologie comme les autres sciences, le savant d'Erlangen a défendu courageusement la nécessité de l'interdépendance de toutes les disciplines théologiques. Cette interdépendance, il l'a *vécue*, son œuvre entière le montre.

Faut-il (comme l'ont fait plusieurs) lui reprocher sa tendance conciliatrice ? le taxer de *Vermittlungstheologe* au sens péjoratif du terme ? Je ne le crois pas. Tenter, par désir de synthèse, une conciliation entre des tendances religieuses diverses ne revient pas à sombrer dans les compromis. Peut-être son amour de l'équité l'a-t-il conduit parfois à trop « harmoniser ». Peut-être... Mais jamais il n'a adopté la solution facile. De mes conversations avec lui (trop rares), de nos échanges de lettres, je garde cette impression très nette : à son gré toute *théologie*, au sens vrai, profond, doit être une théologie conciliatrice, parce qu'elle ambitionne de servir le Christ, le Fils du Dieu vivant, l'unique *Réconciliateur* : réconciliateur des hommes avec leur Père, et réconciliateur des hommes avec leurs frères, ces frères que le péché sous des formes bien subtiles souvent — celle de l'orgueil théologique entre autres — cherche constamment à séparer, à diviser.

A cet égard, la théologie de Paul Althaus constitue pour nous un précieux rappel.

EDMOND GRIN.